

Les études islamiques - N°12

Ibn Tufayl
et son roman philosophique
«Hayy ibn Yaqdhân»

Pr. Ulrich Rudolph*

«*Hayy ibn Yaqdhân*» est probablement un des textes les plus connus de la philosophie islamique. Comme on le sait, son auteur décrit de manière attachante comment un solitaire vivant sur une île grandit tout seul sans jamais avoir la possibilité d'établir de contacts avec un autre être humain. Malgré cette isolation complète, le solitaire qui est nommé *Hayy ibn Yaqdhân* acquiert des connaissances stupéfiantes. Elles s'appliquent, pas à pas, aux domaines de la physique, de la logique et de la métaphysique. Finalement, il découvre la nécessité de Dieu et perçoit même l'apparition divine resplendissant dans les intellects des plus hautes sphères et s'affaiblissant graduellement jusqu'au monde sublunaire.

Après avoir atteint la perfection intellectuelle, Hayy est confronté à la société humaine. Il entre en contact avec une communauté vivant sur une deuxième île voisine et qui observe les règles d'une religion vraie et révélée. En premier abord, il se voit obligé à communiquer ses propres connaissances à tous les membres de cette communauté. Mais finalement, il se rend compte que ces gens-là se sentent plutôt opprésés par ses spéculations intellectuelles et préfèrent rester fidèles à leurs règles traditionnelles et bien définies. Le dernier message du roman est donc qu'il faut différencier les êtres selon leurs possibilités de compréhension. La plupart se contentent de la représentation métaphorique de la vérité, qui est mise à leur portée de manière excellente

* Université de Zurich (Suisse).

par la tradition religieuse. Seul un petit nombre ne trouve en revanche la paix que lorsqu'ils ont reconnu Dieu de manière intellectuelle et visionnaire.

Le roman, ici résumé à l'extrême, trouve donc une fin sobre. Mais il serait erroné de considérer le texte comme pessimiste, car il ne conclut pas que l'homme est incapable de reconnaître Dieu et sa propre détermination. Une grande partie de la description sert au contraire à prouver que cette capacité est par principe dans l'homme. Mais Ibn Tufayl ne veut pas voir en elle la seule clé qui mène au bonheur. Il veut décrire la sphère de la connaissance de Dieu de manière plus différenciée. Son concept peut être résumé en quatre thèses fondamentales.

Les deux premières sont développées en détail et forment la partie principale du roman, ce qui signifie qu'un intérêt primordial leur revient. Ces deux thèses sont les suivantes : l'homme est, en tant qu'être vivant doué de raison, en mesure de saisir le monde qui l'entoure avec son Créateur. Il n'a même pas besoin d'en rester à cette observation théorique. Il peut se rapprocher de Dieu en le reconnaissant jusqu'à ce qu'il lui ressemble et que finalement il s'unisse avec lui. Ce message est ensuite complété dans l'épilogue par deux autres affirmations. Nous entendons maintenant que la vérité trouvée de manière spéculative concorde avec la révélation. Et cela signifie aussi que le cercle des destinataires a changé. Car la révélation s'adresse, grâce à son langage clair, à tous, alors que la forme subtile de la reconnaissance de Dieu n'est réservée qu'à quelques-uns.

Ibn Tufayl a donc un conseil et une solution pour tous ceux qui aspirent à ce qui est métaphysique. Mais ses sympathies sont claires. Elles vont aux penseurs solitaires qui comme Hayy Ibn Yaqdhān vont directement vers Dieu sans emprunter le biais des textes et des symboles religieux. Il leur fait la promesse de participer à la contemplation pure. Mais d'où vient le concept qu'il nous décrit dans son roman de manière si éloquente et si claire ? Ibn Tufayl a-t-il totalement inventé ces représentations ? Ou bien répète-t-il essentiellement des idées qui se trouvaient déjà chez des philosophes anciens et qui ont peut-être fait partie du patrimoine de la philosophie islamique ?

La réponse à une telle question nécessite sans aucun doute plusieurs réflexions et explications. Mais dans un premier temps on peut dire que notre auteur a emprunté un grand nombre de pensées et d'idées à ses prédécesseurs. Ceci est valable en particulier pour l'épilogue de son roman. Mais c'est également valable dans une moindre mesure pour la partie principale dans laquelle est décrite la vie de Hayy jusqu'à sa rencontre avec la communauté.

Le cadre conceptuel de l'épilogue remonte à Al-Farabi, le grand maître du 10ème siècle, avec qui la philosophie islamique a pris son réel essor. C'est de lui que vient la célèbre thèse platonisante de l'harmonie entre philosophie et révélation. Et il expliquait également qu'on ne peut aborder la plupart des hommes qu'avec des symboles religieux et non pas avec des spéculations philosophiques. Après lui on trouve des idées presque identiques chez Avicenne et Averroès.

En ce qui concerne en revanche la partie principale de notre roman, à savoir la représentation des connaissances de Hayy ibn Yaqdhân, on remarque très vite qu'elle échappe à une classification aussi rapide et évidente. Car nous rencontrons à nouveau divers théorèmes philosophiques connus. Mais on trouve d'autres éléments qui sont manifestement d'une autre provenance et d'un autre état d'esprit. Les catégories logiques d'Ibn Tufayl et toute la description de l'univers, c'est-à-dire ses déclarations sur la physique et sur la cosmologie, appartiennent sans aucun doute à la tradition philosophique. Le chemin sur lequel l'âme rationnelle de Hayy saisit Dieu n'est pas non plus concevable sans la référence à ses prédécesseurs, parmi lesquels il faut surtout citer Avicenne comme source et comme point de départ. Mais qu'en est-il de l'état de la contemplation de Dieu ? Et de l'union béatifique que notre auteur considère apparemment comme étant le but suprême de l'homme ? Il ne se trouve manifestement plus ici sur le sol de la philosophie islamique traditionnelle et il faut se demander ce qui le stimule maintenant dans sa représentation.

La question se révèle être problématique mais heureusement Ibn Tufayl lui-même nous donne une indication qui nous mène à une réponse. Son roman ne comprend, en effet, pas seulement l'histoire racontée jusqu'alors avec son épilogue. Il contient également une préface, courte mais révélatrice, dont nous n'avons pas encore parlé. On y apprend pourquoi notre auteur a voulu raconter la vie de Hayy ibn Yaqdhân. Et nous entendons en outre comment il juge ses propres prédécesseurs

dans la philosophie. Ibn Tufayl atteint ainsi deux objectifs : il nous aide à mieux comprendre sa position et ses intentions. Mais il nous oblige en même temps à mieux nous intéresser que jusqu'alors à l'histoire de la philosophie islamique.

Dans le prologue dont nous avons parlé, il nous est dit qu'un ami est venu voir Ibn Tufayl pour lui demander de lui expliquer ce qu'Avicenne entendait par *les secrets de la sagesse orientale*. Profondément ébranlé par cette question, notre érudit aurait ressenti un besoin de connaissance supérieur, ce qui le conduisit à prendre part pour la première fois aux délices de la contemplation pure de Dieu. Rempli de félicité, il réfléchit alors à la manière dont il pourrait décrire cet état aux autres hommes et vérifier les propos correspondants de philosophes anciens. Mais cette quête le conduisit de déception en déception, car aucun ne semblait avoir réellement pénétré les derniers secrets. Aristote, le premier maître, n'a pas du tout parlé de ce point de vue. Al-Farabi s'est emmêlé dans des contradictions sur le destin de l'âme. Même les Andalousiens les plus anciens ne parlèrent que de logique et de mathématique. Et Ibn Badjâ également, à l'époque le philosophe espagnol le plus connu et à la fois le prédécesseur direct d'Ibn Tufayl, n'était pas vraiment un idéal instructif. Il était, il est vrai parvenu jusqu'à l'étape de la connaissance de Dieu, mais il la suivit d'une manière purement intellectuelle, si bien que la véritable joie de la contemplation lui resta étrangère.

Finalement Ibn Tufayl n'admet qu'Avicenne. Mais même chez lui, il désire faire une différence importante qui est déterminante pour l'interprétation de Haiy Ibn Yaqdhân. Avicenne non plus n'aurait pas dit toute la vérité dans ses oeuvres philosophiques connues. Au contraire, il a lui-même déclaré que dans ces écrits il ne faisait que commenter Aristote et qu'il faisait ainsi dans une certaine mesure de la philosophie exotérique. Mais on ne trouve la connaissance parfaite que si on comprend sa théorie de manière ésotérique ou, mieux encore, en consultant son livre spécial sur la philosophie orientale. Car tout ce que est nécessaire y est dit de manière non codée et clairement. Et c'est justement cette oeuvre éminente - c'est ce qu'il nous suggère - qui est le guide qu'Ibn Tufayl suit et dans le sens duquel il a écrit son Hayy Ibn Yaqdhân.

A cet endroit notre interprétation se trouve face à une décision. Car nous pouvons être certains, d'après les résultats des recherches

des dernières décennies, que la réflexion de l'histoire de la philosophie qu'Ibn Tufayl nous relate ici n'est pas juste dans cette forme. Avicenne n'a pas divisé sa théorie en une version aristotélicienne officielle et en une deuxième qui révélait les vrais secrets. Dans sa philosophie orientale souvent citée, il n'a rien dit qui soit fondamentalement différent du reste de ses œuvres. En outre ce texte spécial ne pouvait avoir aucun effet particulier. Car ce que nous savons surtout de lui se trouve dans la nouvelle de sa perte peu après sa conception.

Qu'est-ce qui a donc incité Ibn Tufayl à se référer précisément à cette œuvre ? On peut supposer que c'est justement son inaccessibilité entourée de secrets. Car manifestement notre auteur veut donner une nouvelle interprétation à la philosophie et la modifier. C'est pourquoi on peut en déduire qu'il s'est consciemment référé à une œuvre disparue du maître, car elle lui donnait la possibilité de se distancer de sa théorie connue et de prétendre en même temps que c'était la vraie doctrine de son grand modèle.

Mais si c'est le cas il faut se demander dans quelle direction Ibn Tufayl voulait modifier la philosophie d'Avicenne. Comment devait-elle être interprétée ? Que voulait-il ajouter pour qu'elle soit propre à amener à la vraie connaissance et à la contemplation de Dieu ? Nous sommes - dans une forme précise - revenus à notre question de départ. Et cela veut dire que nous devons à nouveau nous consacrer au prologue du roman pour voir si l'on ne peut pas, grâce à lui, saisir la réponse de manière plus précise.

Ibn Tufayl nous donne, en effet, dans ce prologue, une autre aide, en nous disant cette fois qu'il a une relation avec la mystique islamique. Cette ligne de jonction ne peut en principe pas nous surprendre. Car la mystique a pour but d'ouvrir la conscience humaine à Dieu et cela signifie atteindre cet état dans lequel le héros de notre roman passe les dernières années de sa vie. Mais même maintenant, Ibn Tufayl ne nous facilite pas la compréhension de ses intentions. Car il introduit une distinction supplémentaire. Il y a, souligne-t-il, dans la mystique également une série d'auteurs anciens qui n'ont décrit que de manière insuffisante le phénomène de l'expérience de Dieu. Face à eux il n'existe qu'un seul érudit en qui on puisse vraiment avoir confiance. Mais même avec lui, il faut faire attention. Car sa théorie contient apparemment

des éléments contradictoires; elle a, on s'en doute déjà, un visage exotérique et un visage ésotérique. C'est pourquoi nous devons à nouveau suivre Ibn Tufayl, si nous ne voulons pas nous perdre dans les pièges de l'interprétation.

Les auteurs critiquables s'appellent cette fois Al-Hallâdj et Abû Yazid Al-Bistami. Le modèle en revanche est Al-Ghazâlî, ce penseur islamique devenu célèbre par ses contributions à la mystique comme à la théologie, mais également par ses attaques contre les philosophes. Notre auteur le critique sur certains points. Mais le fait le plus important est qu'il s'appuie quand même explicitement sur lui. Car il concède à al-Ghazali d'avoir connu la béatitude supérieure. Et il dit explicitement ne connaître lui-même la vérité que parce qu'il a suivi les théories Al-Ghazâlî et d'Avicenne.

Si on a pris cette remarque au sérieux, on constate vite que l'histoire de Hayy ibn Yaqdhân contient, en effet, des représentations de la mystique islamique. Elles ne frappent pas, si on regarde l'ensemble et ne concernent souvent que des détails de terminologie qu'il serait inconvenant d'expliquer ici. Mais nous devons cependant citer trois exemples, afin de rendre ce côté du roman plus tangible.

D'abord, Hayy a vu Dieu pour la première fois après s'être préparé corporellement à cet état. Il a tourné en cercle comme les étoiles et a ainsi perdu la conscience de tout ce qui était terrestre. Une telle propédeutique, en quelque sorte physique, serait à peine venue à l'esprit d'un philosophe. Mais elle rappelle bien certaine pratique mystique au cours de laquelle des exercices corporels peuvent également jouer un rôle.

Le deuxième exemple concerne la connaissance de Dieu elle-même. Elle dit qu'un philosophe comme Ibn Bâdja, qui procède logiquement, peut également y parvenir. Mais logique et rationalité seules ne mènent pas, d'après Ibn Tufayl, à la béatitude. L'état parfait n'est atteint que si on regarde Dieu, c'est-à-dire lorsque la connaissance est éclairée par la présence directe et la clarté qui rend bienheureux. C'est la perfection dans laquelle Hayy trouve sa paix. Et on ne peut pas s'empêcher de voir dans ce stade le but suprême de l'ascète à la recherche de Dieu.

La jonction la plus importante entre la philosophie et la mystique ne se trouve que dans le troisième exemple que nous allons développer maintenant. Il consiste en ce qu'Ibn Tufayl réprime dans sa théorie de la connaissance un élément qui possédait dans la philosophie, et notamment chez Avicenne, une signification décisive. Il s'agit de l'intellect actif qu'Avicenne situait dans la sphère de la lune et auquel il attribuait deux fonctions dominantes. Il dit, d'une part, qu'il agit de manière créatrice en dispensant les formes intelligibles pour notre monde. D'autre part, il est indispensable pour réaliser la connaissance humaine. Car chaque compréhension, que ce soit du monde ou de Dieu, a été expliquée par le fait que l'âme rationnelle entre en relation avec l'intellect actif.

Avicenne avait par conséquent attribué à l'intellect de la sphère de la lune un rôle de médiation entre Dieu et les hommes, et c'est précisément pour cela qu'il fut à nouveau l'objet de critiques de la part des érudits religieux. Ibn Tufayl, en revanche, veut corriger cette image et vise consciemment une relation directe. Il laisse le créateur dispenser lui-même les formes pour le monde matériel. Il insiste en outre pour que le héros de son roman se soit uni à Dieu et justement pas à l'intellect actif. Car Hayy ne reconnaît pas seulement son auteur, distant de lui, il a une vision de Dieu et il le regarde sans être dépendant d'une instance intermédiaire.

La référence à la mystique nous a donc aidé à mieux comprendre Ibn Tufayl et son penseur solitaire. Car elle a expliqué des éléments que l'on ne pouvait pas interpréter avant et elle a ainsi montré qu'on ne peut pas interpréter le texte uniquement en tant qu'oeuvre philosophique. Nous devons toutefois continuer à nous demander si avec cette double référence à Avicenne et à Al-Ghazâlî nous avons déjà compris l'ensemble du roman. Car en définitive, il y avait encore une autre particularité frappante qui a été trop peu mentionnée jusqu'alors. Il s'agit du motif de tout le livre, donc de l'idée non-habituelle qu'un homme vive seul sur une île et y fasse des investigations sur ses connaissances.

Pour anticiper la réponse, ce scénario non plus n'est pas à attribuer à Ibn Tufayl, mais il semble avoir été discuté dans l'Islam depuis longtemps. Mais ici nous n'avons pas à faire à un problème qui a été abordé par des philosophes ou des mystiques.

Il nous renvoie plutôt à une troisième branche de la spéculation métaphysique, à savoir cette fois au domaine de la théologie islamique.

Cela peut paraître surprenant après les réflexions précédentes, mais la surprise est moins grande qu'on pourrait le penser. En effet, la question de savoir si quelqu'un peut parvenir à la connaissance métaphysique uniquement avec sa raison n'est en réalité pas une question philosophique. Car tout philosophe, dans la mesure où il veut faire de la métaphysique, suppose que son intellect est également compétent dans ce domaine. Mais un théologien doit se justifier. Il peut prétendre que l'on ne peut saisir Dieu qu'à l'aide de la révélation. Mais il peut également mettre l'accent sur le rôle de la raison, en disant que chacun est en mesure de connaître Dieu sans aide.

Les deux théories étaient représentées dans l'Islam médiéval et il se conçoit aisément qu'Ibn Tufayl, au cours de ses réflexions, ait également été inspiré par cette controverse. L'école qui a le plus plaidé pour l'autonomie de la raison est celle des Mu'tazilites. Sa conviction était que l'homme se forge lui-même une idée de Dieu, ce qui a été en outre expliqué par le fait qu'on ne peut pas exclure les habitants isolés du désert de la connaissance de Dieu. Les Ash'arites ont réagi contre cette thèse. Notre thème de l'île apparaît pour la première fois dans ce contexte. Car l'argument est maintenant le suivant : celui qui vit seul sur une île ne peut pas être un croyant. Il ne sait en effet rien de la loi religieuse et il est en outre incapable de comprendre avec la raison qui est son Créateur.

Il est clair que Ibn Tufayl se bat du côté des Mu'tazilites, révélation que l'on peut retrouver dans d'autres passages de son roman. On conçoit aisément en outre que ce n'est pas par hasard, mais bien consciemment qu'il a choisi une île comme lieu de séjour d'Hayy ibn Yaqdhân. Pourtant, cela ne veut pas dire que son histoire, si on la comprend bien, soit en fin de compte une parabole théologique. Au contraire : on en reste à ce que nous avons pensé auparavant. Ibn Tufayl a écrit une œuvre philosophique. Mais il a également essayé de rapprocher la philosophie à d'autres courants de pensée. Pour cela, il a ajouté à la philosophie traditionnelle des éléments mystiques et, en plus, des idées théologiques, afin de créer en fin de compte une synthèse qui pourrait être acceptée par la plupart des croyants.